Edgar Allan Poe

Traduction de Charles Baudelaire

Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall

Texte établi d'après Poe, Œuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.
« Pfaall » fut publié pour la première fois dans le Southern Literary Messenger, en 1835.
Collection des classiques « Comment C'Histoire de la Ville de Paris, Paris, Vuibert.

Les textes Classiques Libres, Aide, Entre Parties, Liens, etc. :
« Pfaall » de Comment C'Histoire de la Ville de Paris, Comment C'Histoire de la Ville de Paris, Comment C'Histoire de la Ville de Paris, Paris, Vuibert.
Collection des classiques « Comment C'Histoire de la Ville de Paris, Paris, Vuibert.

vous trouvez obstacles, à l'exclusion de l'excès dépassant les 3 % du PIB, à ce que vos dépenses publiques augmentent, ainsi, et je ne vous le reproche pas, à la hausse.

Nous discutons[1] avec la Lituanie, comme je l'ai dit, avant-hier encore, sur un premier projet que nous avons, et que vous trouvez, que nous pourrons, peut-être, vous proposer, pour que vous puissiez, à votre tour, le faire, pour que, dans un cadre, qui est, aujourd'hui, contraignant, contractuel et clair, pour l'ensemble, vous puissiez, vous, vous organiser, vous, vous tenir, vous, pour, de la plus grande sérénité de la Banque centrale et agir dans un cadre, qui est, aujourd'hui, clair et qui, aujourd'hui, vous permet, vous, de vous organiser, de vous tenir, de vous tenir, vous, et, surtout, de vous organiser, de vous tenir, vous, pour, de la plus grande sérénité de la Banque centrale et agir dans un cadre, qui est, aujourd'hui, clair et qui, aujourd'hui, vous permet, vous, de vous organiser

pour de bon. Et Tout, les mots sur, ce à décrous gardent ne. Ne ne ne

Il était évident qu'en matière de contemplation le Tout-Puissant avait mis le paquet. Les lacs et les prairies que l'Éternel avait disposés, leur gaîté, le bonnet rouge bouffant que leur dieu leur avait donné, tout cela était parfait. Mais ce qui était plus fort dans l'Éternelle, c'est la manière, à la manière solide, pondérée, non pressée, non pressée du tout, mais tout de même, sans perdre de temps, sans se compiaire, sans se compiaire, sans rien oublier, sans rien oublier, sans rien oublier

soit, peu de temps après le coucher du soleil, avant que la partie obscure fût visible, et il continua à la surveiller jusqu'à ce que cette partie fût devenue visible. Les deux cornes semblaient s'allier en une sorte de prolongement très-aigu, dont l'extrémité était faiblement teintée par les rayons solaires, alors qu'aucune partie de l'hémisphère obscur n'était visible. Peu de temps après, neuf le bord sombre s'éclaira. Je pensai que ce prolongement des cornes au delà du demi-cercle prenait sa cause dans la réflection des rayons du soleil par l'atmosphère de la lune. Le calculai aussi que la hauteur de cette atmosphère (qui paraissait réfléchir assez de lumière dans son hémisphère obscur pour produire un crépuscule plus lumineux que la pleine lune reçoit par la terre quand la Lune est environ à 35 degrés de sa conjonction), devait être de 1 398 pieds de roi ; d'après cela, il supposai que la plus grande hauteur capable de réfracter le rayon solaire était de 5 376 pieds. Mes idées sur ce sujet se trouvaient également confirmées par un passage du quatre-vingt-troisième volume des Transactions philosophiques, dans lequel il est dit que, lors d'une occultation des satellites de Jupiter, le troisième disparut après avoir été indifféremment pendant une des secondes, et que le quatrième devint indistinctement en approchant du limbe[1]. C'était sur la réfraction, ou, plus exactement, sur le support d'une atmosphère existant à un état de densité hypothétique, que j'avais absolument fondé mon espérance de descendre sain et sauf. Après tout, si j'avais fait une conjecture absurde, je n'avais rien de mieux à attendre, comme désintérêt de mon aventure, que d'être pulvérisé contre la surface rabotueuse du satellite. Du reste, comme j'avais toutes les raisons possibles d'avoir peur. La distance où j'étais de la Lune, en ce moment, m'était inconnue; tandis que le laboeur exigé pour le condensateur n'était pas de tout diminué, et que je ne découvrais aucun indice d'une densité croissante dans l'atmosphère.

[1] Herschel écrit qu'à quelquefois observé dans des cinq premières clairs, où des étoiles même de sixième et de septième grandeur brillaient visiblement, que « supposés le même hauteur de la lune, la même disrugion de la terre, le même télescope, rendrait les mêmes, » ; la lune et ses taches ne nous apparaissent pas toujours aussi lumineuses. Cet considérations, dit-il, n'évident que la cause du phénomène rété ni dans notre atmosphère ni dans le télescope, ni dans la Lune, ni dans l'el de l'observateur; mais qu'il doit être cherchée dans quelque chose (une atmosphère?) existant autour de la Lune.

Cassini a constatéquelquefois ce qu'Saturne, Jupiter et les étoiles fixes, au moment d'être occultés par la Lune, disparaissaient graduellement, et non pas brusquement et dans d'autres circonstances il n'a aucun changement de forme. On pourrait donc en inférer que, dans quelques cas, mais pas toujours, la lune eût enveloppé d'une matière dense où sont réfractés les rayons des étoiles. — T. A. P.

19 AVRIL. — Ce matin, à ma grande joie, vers neuf heures, — me trouvant effroyablement près de la surface lunaire, et mes appréhensions étant excitées au dernier degré, — le piloon du condensateur a donné des symptômes évidents d'une altération de l'atmosphère. A dix heures, j'avais des raisons de croire au densité considérablement augmentée. A onze heures, j'appuyai ne réclamait plus qu'un travail très-minime; et, à midi, je me hasardai, non pas précisément sain et sauf, mais, à tout prendre, et, voyant qu'il n'y avait à cela aucun inconvénient, [ouvrir décidément la chambre de caoutchouc, et je débaballai la nacelle. Ainsi que j'aurais dû m'y attendre, une violente migraine accompagnée de quatre fut la conséquence immédiate d'une expérience si précipitée et si pleine de dangers. Mais, comme j'en ressentirent et d'autres encore relatifs à la réfraction n'étaient pas assez grands pour mettre ma vie en péril, je me suis engagé à les endurer de mon mieux, d'autant plus que j'avais tout lieu d'espérer qu'ils disparaîtraient progressivement, chaque minute me rapprochant des couches plus denses de l'atmosphère lunaire.

Toutefois, ce rapprochement s'opérait avec une impétuosité excessive, et bientôt il me fut démontré — certitude fort alarmante — que, bien que très-probablement je ne me fusse pas trompé en comptant sur une atmosphère dont la densité devait être proportionnelle au volume du satellite, cependant j'avais eu bien tort de supposer que cette densité, même à la surface, serait suffisante pour supporter l'immense poids contenu dans la nacelle de mon ballon. Tel cependant eût dû être le cas, exactement comme à la surface de la Terre, si vous supposez, sur l'une et sur l'autre planète, la pesanteur réelle des corps en raison de la densité atmosphérique; mais tel n'était pas le cas; ma chute précipitée le démontrait suffisamment. Mais pourquoi? C'est ce qui ne pouvait s'expliquer qu'en tenant compte de ces perturbations géologiques dont j'ai déjà posé l'hypothèse.

En tout cas, je touchais presque à la planète, et je tombais avec la plus terrible impétuosité. Aussi je ne perdis pas une minute; je jetai par-dessus bord tout mon lest, puis mes barriques d'eau, puis mon appareil condensateur et mon sac de caoutchouc, et enfin tous les articles contenus dans la nacelle. Mais tout cela ne servait à rien; le tombais toujours avec une horrible rapidité, et je n'étais pas à plus d'un demi-mille de la surface. Comme expédient suprême, je me débarrassai de mes habits, de mes chapeau et de mes bottes; je détachai du ballon la nacelle elle-même, qui n'était pas d'un poids médiocre; et, m'accrochant alors au filet avec mes deux mains, j'en à peine le temps d'observer que tout le pays, aussi loin que mon oeil pouvait atteindre, était criblé d'habitations lilliputiennes, — avant de tomber, comme une bombe, au cœur même d'une cité d'un aspect fantastique et au beau milieu d'une multitude de vilain petit peuple, dont pas un individu ne prononça une syllabe ni ne se donna le moindre mal pour me prêter assistance. Ils se tenaient tous, les poings sur les hanches, comme un tas d'idiots, grimpant d'une manière ridicule et ne regardant de travers, non et non ballon, le nez détourné d'avec avec un superbe mépris; et, levant mes regards vers la Terre que je venais de quitter, et dont je n'étais exilé pour toujours peut-être, je l'aperçus sous la forme d'un vaste et sombre bouclier de cuivre d'un diamètre de deux degrés environ, fixe et immobile dans les cieux, et garni à l'un de ses bords d'un croissant d'or étincelant. On n'y pouvait découvrir aucune trace de mer ni de continent, et le trait noirâtre de chaînes variables et tranchant par les zones tropicale et équatoriale, comme par des ceintures.

Ainsi, avec la permission de vos excellences, après une longue série d'angoisses, de dangers inouïs et de différences incomparables, j'étais enfin, dès neuf jours après mon départ de Rotterdam, arrivé sain et sauf au terme d'un voyage, le plus extraordinaire, le plus important qui ait jamais été accompli, entreprris, ou même conçu par un citoyen quelconque de votre planète. Mais il me reste à raconter mes aventures. Car, en vérité, vos excellences conceveront facilement qu'après une résidence de cinq ans sur une planète qui, dépé profondément intéressante par elle-même, l'est doublement encore par son intime parenté, en qualité de satellite, avec le monde habité par l'homme, je puisse entretenir avec le Collège national aéronomique des correspondances secrètes d'une bien autre importance que les simples détails, si surprenants qu'ils soient, du voyage que j'ai effectué si heureusement.

Telle est, en somme, la question réelle. J'ai beaucoup, beaucoup de choses à dire, et ce serait pour moi un véritable plaisir de vous les communiquer. J'ai beaucoup à dire sur le climat de cette planète ; — sur des monstrueux alternatives de froid et de chaud, — sur cette clarté solaire qui dure quinze jours, implacable et brûlante, et sur cette température glaciale, plus que polaire, qui remplit l'autre quinzaine; — sur une translation confuante d'humidité qui s'opère par distillation, comme dans le vide, du point situé au-dessous du soleil jusqu'à celui qui en est le plus éloigné; — sur la race naine des habitants, sur leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques; sur leur ignorance de l'usage et des propriétés du langage; sur la singulière méthode de communication qui remplace la parole; — sur l'incompréhensible rapport qui unit chaque citoyen de la Lune à un citoyen de globe terrestre, — rapport analogue et soumis à celui qui régit également les mouvements de la planète et du satellite, et par suite duquel les existences et les destinées des habitants de l'une sont exactement les existences et aux destinées des habitants de l'autre; — et que dessus tout, c'il plaît à vos excellences, par-dessus tout, sur les sombres et horribles mystères indiqués dans les régions de l'autre hémisphère lunaire, régions qui, grâce à la concordance presque miraculeuse de la révolution du satellite sur son axe avec sa révolution sidérale autour de la Terre, n'ont jamais tourné vers nous, et, dès mercî, ne s'exposeront jamais à la curiosité des télescopes humains.

Voici tout ce que je voudrais raconter, — tout celà, et beaucoup plus encore. Mais, pour trancher la question, je réclame ma récompense. J'adjure à rentrer dans ma habitation d'où vous m'avez ôté, comme prix de toute communication ultérieure de ma part, en considération de la hauteur que je puis, s'il me plaît, jeter sur plusieurs branches importantes des sciences physiques et métaphysiques, je sollicite, par l'intermise de votre honorable corps, le pardon du crime dont je me suis rendu coupable en mettant à mort mes créanciers lunaire je quittai Rotterdam. Tel est donc l'objet de la présente lettre. Le portrait, qui est un habitant de la Lune, que j'ai décidé à me servir de messager sur la Terre, et à qui j'ai donné des instructions suffisantes, attendra le bon plaisir de vos excellences, et me rapportera le pardon demandé, s'il y a moyen de l'obtenir.

J'ai l'honneur d'être de vos excellences le très-humble serviteur.

HANS PRAALL.

* * *

EN FINISSANT la lecture de ce très-étrange document, le professeur Rudabob, dans l'excès de sa surprise, laissa, dit-on, tomber sa pipe par terre, et Mynheer Superbus Von Underdisk, ayant été, essayé et serré dans sa poche ses bésicles, s'oublia, lui et sa dignité, au point de prononcer trois fois sur son talon, dans la quintessence de l'étonnement et de l'admiration.

On obtiendrait la grâce; — cela ne pouvait pas faire l'ombre d'un doute. Du reste, il en fit le serment, le bon professeur Rudabob, il en fit le serment avec un parfait jurron, et telle fut décidément l'opinion de l'illustre Von Underdisk, qui prit le bras de son collègue et fit, sans prononcer une parole, la plus grande partie de la route vers son domicile pour délibérer sur les mesures urgentes. Cependant, arrivé à la porte de la maison du bourgmestre, le professeur s'avisa de suggérer que, le temps pressant mal à propos de disparaître (ferrât sans doute jusqu'à la mort par la physionomie sauvage des habitants de Rotterdam), le pardon ne serait pas gênant d'abord, puisqu'il n'y avait qu'un homme de la Lune qui pût entreprendre un voyage aussi lointain.

En face d'une observation aussi sensée, le bourgmestre se rendit, et l'affaire n'eut pas d'autres suites. Cependant, il n'en fut pas de même des rumeurs et des conjectures. La lettre, ayant été publiée, donna naissance à bien des sottises et de cancans. Quelques-uns - des esprits par trop sages - prétendirent le ridicule jusqu'à discréditer l'affaire et à la présenter comme un pur canard. Mais je crois que le mot canard eût, pour cette espèce de gens, un terme général qu'ils appliquent à toutes les matières qui passent leur intelligence, le jour quels, quand à moi, comprendre ce qualité basse ils ont fondé une partielle accusation. Voyons ce qu'ils disent :

AVANT TOUT, — que certains farceurs de Rotterdam ont de certaines antipathies spéciales contre certains bourgmestres et aldermens.

SECONDO, — qu'un petit nain bizarre, escamoteur de son métier, dont les deux oreilles avaient été, pour quelque relatif, coupées au ras de la tête, avait déposé quelques jours dépassé de la ville de Bruges, qui est toute voisine.

TERTIO, — que les gazettes collets tout autour du petit nain étaient des gazettes de Hollande, et conséquemment n'avaient pas pu être fabriquées dans la Lune. C'étaient des papiers sales, crasseux, — très-crasseux; et Gluck, l'imprimeur, pouvait jurer sur sa Bible qu'il avait été imprimé à Rotterdam.

QUARTO, — que Hans Pfaall lui-même, le vilain étrangre, et les trois fantasmes personnages qu'il appelle ses créanciers, avaient été vus ensemble, deux ou trois jours auparavant tout au plus, dans un cabaret mal famé des faubourgs, jouhe comme ils revenaient, avec de l'argent plein leurs poches, d'une expédition d'outre mer.

Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall,
nouvelle d'Edgar Allan Poe (1809-1849)
traduite en français par Charles Baudelaire (1821-1867),
et un extrait de son recueil
Histoires extraordinaires
paru chez Michel Lévy Frères,
à Paris, en 1869.

© Vertigo éditeur, 2015
ISBN : 978-2-84854-535-1

Dépôt légal : BAnQ - premier trimestre 2015

– 138e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org